

L'AVEUGLEMENT EST UN SPORT DE COMBAT

André Sénik est professeur agrégé de philosophie ;
à la retraite, heureusement pour lui.

Publié le 18 juin 2016 /

L'honnêteté intellectuelle m'oblige à informer les lecteurs de *Causeur* d'une avancée sensationnelle de la pensée scientifique parue dans *Libération* du 16 juin. Il s'agit d'une tribune d'Éric Fassin, un de nos sociologues médiatiques les plus sociologiquement corrects. Sa tribune est si correcte, elle est et même si corrective, qu'elle propose rien moins qu'une révolution copernicienne dans la science. Jusqu'à ce 16 juin 2016, la science, fut-elle sociale- s'efforçait de construire et de saisir ses objets au moyen de concepts et de définitions saisissant leur essence. L'une des branches des sciences sociales est la polémologie : Étude scientifique de la guerre considérée comme phénomène psychologique et social.

Cette science s'obligeait à identifier l'ennemi, à en construire le concept, à en connaître l'essence, tout cela afin de le désigner adéquatement et de le combattre sans manquer la cible. Avant la tribune d'Éric Fassin, nous avions l'impression que l'islamisme terroriste nous avait constitués en ennemis et que nous pouvions lui imputer ses crimes. Cette vision archaïque de la scientificité a vécu.

Désormais, nous explique Eric Fassin en s'appuyant sur une déclaration d'Obama, on doit désigner un criminel par ses victimes. C'est ainsi que les Daechiens qui assassinent des homosexuels au nom de leur lecture du Coran ne doivent être désignés que comme des homophobes, et pas comme des islamistes. Quand les mêmes assassinent des Juifs au nom de leur lecture du Coran, il faut les appeler des antisémites, et pas des islamistes. Quand, eux encore, mettent des femmes en esclavage sexuel au nom de leur lecture du Coran, il faut les qualifier de misogynes, et certainement pas d'islamistes. La chose devient un peu plus délicate quand les mêmes assassinent indistinctement des gens assis à une terrasse, assistant à un concert ou à un match, prenant un moyen de transport public ou présents dans une grande surface. On peut heureusement compter sur l'inventivité des penseurs du grand évitement. Il faut à ce propos féliciter Obama qui n'a dénoncé dans la tuerie d'Orlando qu'une conséquence du nombre des armes en circulation.

Voici le titre de sa tribune consacrée à la tuerie d'Orlando : « Orlando : parlons d'abord de terrorisme sexuel ».

Et en voici le résumé.

« Renvoyer la tuerie du Pulse vers l'islam et l'islamisme, c'est tomber dans le piège tendu par les partisans du « choc des civilisations ». C'est aussi céder à une instrumentalisation xénophobe et raciste de la « démocratie sexuelle ».

Sa démonstration est si lourdement alambiquée que j'invite les lecteurs de *Causeur* à aller la lire dans son intégralité dans *Libé*. Ils trouveront également dans ce même journal un interview de psychanalystes consacré à la tuerie d'Orlando, dans lequel il n'est question que de l'homophobie en général, sans un mot sur l'homophobie meurtrière et barbare des islamistes. L'impératif épistémologique absolu des

sciences sociales correctes est donc de ne jamais proférer le mot *islamisme*. Le mot est décrété scientifiquement tabou. On pourra le vérifier lors des prochaines tragédies. Leur devise : ne pas appeler les choses par leur nom ; ne pas identifier l'ennemi ; ne pas le combattre.

On dira ce qu'on veut, mais pour une révolution, c'est une sacrée révolution.

LA TUERIE D'ORLANDO RELÈVE DU TERRORISME SEXUEL

Par Eric Fassin, sociologue, professeur à Paris 8 — 15 juin 2016 Libé

Pour le sociologue Eric Fassin, l'acte terroriste commis au Pulse n'est pas l'expression de la culture de l'islam. Il faut éviter ce piège que nous tend Trump qui revient au « choc des civilisations ». Mais il ne suffira pas de rejeter les amalgames pour échapper aux dérives xénophobes et islamophobes.

« Il nous faut faire la preuve que nous sommes définis davantage par la vie que menaient [les victimes de la tuerie d'Orlando] que par la haine de l'homme qui vient de nous les arracher. » Le message du président des Etats-Unis, dimanche 12 juin, en réaction au massacre perpétré par Omar Mateen dans une boîte de nuit homosexuelle, n'a évidemment pas empêché Donald Trump de rappeler aussitôt la proposition de barrer l'entrée des Etats-Unis aux étrangers musulmans qui avait lancé sa campagne pour la nomination républicaine après les attaques de San Bernardino six mois plus tôt.

En retour, c'est Hillary Clinton, la candidate démocrate, qui se trouve sur la défensive : d'un côté, elle suit l'exemple de Barack Obama en dénonçant *« le piège tendu par le lobby des armes »* ; de l'autre, contrairement à lui, elle finit par céder à la pression de son rival républicain en utilisant l'expression d'*« islamisme radical »*, au risque de tomber dans le piège que lui tend celui-ci. *« Où cela va-t-il s'arrêter ? »*, s'inquiète le président : *« Va-t-on commencer à discriminer les musulmans américains en raison de leur foi ? »*

Il ne faut donc pas s'étonner si Roger Cohen, éditorialiste au New York Times, compare le terroriste de Floride, citoyen des Etats-Unis, né de parents afghans, à Gavrilo Princip, nationaliste serbe de Bosnie, le meurtrier de l'Archiduc François-Ferdinand qui déclenchait par son geste la Première Guerre mondiale. De même, l'attentat du 12 juin 2016 pourrait bien avoir « ouvert la porte de la Maison Blanche à Donald Trump, poussé la Grande-Bretagne hors de l'Union européenne, et livré la présidence française à Marine Le Pen, en entraînant le monde dans une spirale de violence ».

Car il ne suffira pas de rejeter les « amalgames » pour échapper aux dérives xénophobes et islamophobes : comment dire en effet qu'un attentat perpétré au nom de Daesh, « l'Etat islamique », n'aurait « rien à voir » avec l'islam ? Telle était déjà la critique dirigée contre la gauche par le journaliste Jean Birnbaum après les attaques sanglantes contre *Charlie Hebdo* et l'Hyper Cacher. Or aujourd'hui, c'est la formule exacte que reprend à son compte le père du tueur, Seddique Mir Mateen :

«rien à voir avec la religion» ; mais son soutien aux talibans n'en altère-t-il pas la crédibilité ?

Sans doute cet homme affirme-t-il qu'il s'agit plutôt d'homophobie. Il est bien placé pour en parler, puisqu'il l'a sans doute transmise à son fils – même si, pour sa part, il préfère laisser à Dieu la punition des sodomites. D'ailleurs, comment ne pas parler d'homophobie, dès lors que des homosexuels sont visés en tant que tels ? Certes, l'attrance d'Omar Mateen pour ce lieu, et son goût pour une application de rencontres gay, semblent maintenant établis ; mais cette contradiction apparente ne fait que souligner les effets d'une idéologie qui est au cœur du projet politique de Daech. De la même manière, la répression du FBI contre les homosexuels, sous le maccarthysme, s'accommodait fort bien de l'homosexualité de son patron, John Edgar Hoover. Bref, loin d'opposer l'idéologie à l'homophobie, il convient de les penser comme les deux faces d'une même logique politique.

Pour autant, savoir si ce terrorisme a quelque chose à voir avec l'islam, ou pas, reste une question proprement religieuse : elle suppose de trancher ce qu'est véritablement l'islam authentique. Il en va de même, s'il est permis d'oser la comparaison, des discours sur l'identité nationale : le problème n'est pas de les mesurer à l'aune d'une vérité de la culture française. La question sociologique est tout autre : ceux qui commettent de tels actes au nom de l'islam, en revendiquent une définition qu'ils essaient d'imposer ; et d'après les réactions d'un Donald Trump, qui en reprend à son compte leur version, ils n'y parviennent pas si mal. Bref, il ne s'agit pas de la vérité de l'islam, mais de l'efficacité politique du terrorisme : il parvient à ses fins en produisant sa propre vérité, qui devient effective. Il ne faut donc pas aborder l'acte terroriste comme l'expression de la culture musulmane. Pour autant, ne le réduisons pas à une pathologie individuelle, soit l'explication alternative souvent proposée pour rendre compte d'une telle «folie». Bien sûr, son ancienne épouse parle de troubles bipolaires. Mais faire du terroriste un «déséquilibré» n'aidera guère à comprendre. La question s'était posée pour Anders Breivik en Norvège, après le massacre d'Utoya. Les psychiatres qui ont parlé de schizophrénie paranoïaque ont dû se rendre à l'évidence : son charabia incohérent, c'est celui qu'on retrouve dans les productions idéologiques de l'extrême droite – et bien au-delà. C'est la logique, quelque irrationnelle qu'elle soit, du «choc des civilisations». Et c'est donc la même qu'on retrouve de l'autre côté de ce «conflit» : à Oslo, cet islamophobe virulent n'a-t-il pas voulu citer comme témoin à son procès un mollah emprisonné pour menaces de mort contre des politiques ? «Il y a de la méthode dans sa folie», dirait Hamlet ; et cette méthode est partagée.

Depuis les années 2000 en particulier, la rhétorique du «conflit des civilisations» se joue dans le registre sexuel – qu'il s'agisse de genre ou de sexualité, de sexisme ou d'homophobie. L'opposition entre «eux» et «nous» passerait ainsi entre l'archaïsme et la modernité du sexe, soit une instrumentalisation xénophobe et raciste de ce que j'ai appelé «*démocratie sexuelle*». Une fois encore, Donald Trump l'a bien compris : s'il continue de s'opposer au mariage pour les couples de même sexe, il revendique désormais d'être un «*meilleur ami des LGBT*» qu'Hillary Clinton, puisqu'il

préconise une politique islamophobe... Pour ne pas tomber dans ce piège d'un conflit sexuel des civilisations, comme beaucoup l'ont fait en succombant aux sirènes du culturalisme après les attaques sexistes de Cologne, il importe donc d'en saisir la logique – et d'abord de qualifier ce terrorisme sexuel.

Eric Fassin sociologue, professeur à Paris 8